

que vous passiez le temps de son absence dans ce petit hôtel; il revient dra bientôt, nous l'espérons du moins, et alors nous serons tous heureux.

— Allons prier pour lui, Monsieur l'abbé, et demandons à Dieu qu'il le protège. ”

Pendant ce colloque, Brutus avait ouvert la porte d'un petit cabinet adjacent. Là était un autel dédié à la Vierge Marie. On roula le fauteuil de la marquise jusqu'auprès d'un prie-Dieu placé en face de la porte; elle s'agenouilla ayant Bonne à ses côtés, et le saint sacrifice commença.

C'était le citoyen Brutus qui servait la messe.

Cette blanche et fraîche jeune fille agenouillée près de sa grand'mère, et priant avec ferveur, au pied de cet autel si simple; la figure digne et calme de la douairière, vrai type des nobles dames de l'ancien temps; l'onction de ce prêtre, bravant le martyr et exerçant en cachette son saint ministère, l'organe grave de ce vieux serviteur remplaçant la voix légère du jeune lévite qui d'ordinaire prononce les répons de la messe, tout concourait à donner un caractère particulier au tableau présenté dans ce modeste oratoire.

Lorsque l'office fut terminé et que le prêtre eut béni les assistants, la chambre de la marquise reprit son aspect ordinaire. La jeune fille embrassa son aïeule et la quitta disant qu'elle allait étudier: le prêtre se retira et redevint porteur d'eau.

A peine échappé de la chambre de sa grand'mère, Bonne échangea sa robe blanche, contre un simple casaquin d'indienne, un tablier et un fichu de couleur, se coiffa d'un petit bonnet rond et devint la plus jolie ouvrière qu'on puisse imaginer; elle prit un petit panier et sortit lestement de la maison. Quant à Brutus ou plutôt Yvon, toujours revêtu de sa livrée, il approcha un guéridon du fauteuil de la marquise lui servit le café quotidien sur un plateau et dans une coupe d'argent, aux armes de la famille de Kersalun, et resta debout, la serviette sous le bras, à deux pas du fauteuil, dans la position respectueuse des serviteurs de grande maison.

“ Sais-tu bien, Yvon, que tu n'es pas beau avec cette grande barbe ? dit familièrement la douairière.

— Aussi n'est-ce pas pour me parer que je la porte, madame la marquise, mais pour cacher cette cicatrice que j'ai au menton.

— Et que tu as sans doute attrapée en te battant avec quelque gars à un pardon. ”*

Yvon ne répondit pas clairement à cette question car il ne voulait

* On appelle pardon, en Bretagne, des fêtes dans lesquelles s'élèvent souvent des rixes entre les paysans de diverses paroisses.